

Mais d'en voir un que ce mal mine,
Qui, sans paraître marmiton,
Comme toi sa goutte m'attire,
On ne voit onc un tel gouteux.

Au tour de l'un toujours on sent
Vieux oing, emplâtre ou médecine;
L'autre d'un lamentable accent
Déteste Bacchus et Cyprine.

Pour trop bien ruer en cuisine,
Le tiers de sa goutte est honteux.
Toi seul ris de cette mutine:
On ne voit onc un tel gouteux.

Pour moi, qui de fois plus de cent
Ai passé par cette échine,
Et me sert-il d'être innocent,
Et plus net que n'est une hermine?

Puisqu'au pied je porte une épine
Qui me rend tout lieu raboteux,
Et que l'on dit quand je chemine:
C'est pauvre chose qu'un gouteux.

Prince, il n'est herbe ni racine
Qui m'empêche d'être boiteux,
Et sans ta rime sarrazine,
C'est pauvre chose qu'un gouteux.

A UNE AMIE.

Votre bonne foi m'épouvante;
Vous croyez trop légèrement.
Si l'on aimait fidèlement,
Serois-je encore indifférent?

Etre la dupe des douceurs
D'une troupe vaine et galante
Est le destin des jeunes cœurs.
De cette conduite imprudente
Il n'est cœur qui ne se repente:
Tous les hommes sont des trompeurs.

Jeune, belle, douce, brillante,
De cœur tendre, l'esprit charmant,
Des malheurs de l'angeance
Ne prétends pas être exempte.

Affectons-nous quelques rigueurs:
On se rebute dans l'attente
Des plus précieuses faveurs.
La tendresse est-elle contente?
On entend dire à chaque amante:
Tous les hommes sont des trompeurs.

Vous croyez que la crainte invente
Les dangers qu'on court en aimant?
S'il plaît à l'Amour, quelque amant
Un jour vous rendra plus savant.

Vers les dangereuses langueurs
Vous avez une douce pente:
Vous soupirez pour des malheurs
Dont vous paraissez ignorante.

Vous mériteriez qu'on vous chante:
Tous les hommes sont des trompeurs.

Si pour vous épargner des pleurs,
Ma raison n'est pas suffisante,
Regardez ce que représente
Le serpent caché sous les fleurs.

Il nous dit: Tremblez, Amaranthe;
Tous les hommes sont des trompeurs.

Mme DESHOULIÈRES.

A M. CHARPENTIER.

Fameux auteur, de tous auteurs le coq,
Toi dont l'esprit agréable et fertile
Des latineux a soutenu le choc
Par un d'érudit tout sublime est le style;

Plus éloquent que le fût feu Virgile,
Tu leur fais voir qu'on doit les mettre au croc:
Quand tu combats, la victoire t'est hoc.

Dans leurs discours et *ad hoc* et *ab hoc*,
Ils ont crié qu'il faut la grand'ville,
Où l'étranger est en proie à l'escroc,
Inscription française est inutile;

Latinité moins serait difficile,
Disent-ils tous, pour la gent vin de broc.
On prêche en vain un si faux Evangile:
Quand tu combats, la victoire t'est hoc.

Du grand Louis, qui, de taille et d'estoc,
De l'univers fera son domicile,
Et dont le cœur s'ébranle moins qu'un roc,
Pourquoi les faits, par une erreur servile,
Mettre en latin? Non, non, tourbe indocile,
D'inscription nous allons faire troc:
Par toi, Damon, pédants vont faire Gilles:
Quand tu combats, la victoire t'est hoc.

Grands savants, nation incivile,
Dont Calepin est le seul ustensile,
Plus on ne voit ici de votre affroc.
François langage est or; le vôtre, argile;
Non seulement pour ceux qui portent froc,
Poursuis, Damon; ils n'ont plus d'autre asile:
Quand tu combats, la victoire t'est hoc.

Mme DESHOULIÈRES.

AU ROI.

Pour être servi comme il faut,
Donner l'exemple est d'un roi sage.
Marche-t-il, tout vole aussitôt,
Et la victoire est du voyage.

L'œil du maître est un bon adage;
Atteignons-en Sa Majesté.
Est-ce bien ou mal attesté?
La question est belle à soudre;

Sire, dites la vérité:
Il n'est que d'être à son blé moude.
Rien n'était trop lourd ni trop chaud
Pour l'Anglais, qui semblait, de rage,
Vouloir avaler tout l'Escout,
Et faire ici l'anthropophage.

Vous fûtes vous mettre au passage,
Et quand mylord eut bien trotté,
Il vous trouva la tout botté;
Alors, il en fallut découde.

Et Dieu sait qui fut bien trotté:
Il n'est que d'être à son blé moude.

Aussi, Cumberland dit tout haut:
Ma foi, messieurs, plions bagage;
La grue en l'air, après tout, vaut
Mieux que le moineau dans la cage;

Peut-être on fait chez nous tapage,
Tandis qu'ici tout est gâté;
De nos souliers, tout bien compté,
Croyez-moi, secouons la poudre,
Et regagnons notre côté:
Il n'est que d'être à son blé moude.

PIRON.

A MADAME FOUQUET.

Comme je vois monseigneur votre époux
Moins de loisir qu'un homme qui soit en France,
Au lieu de lui, puis-je payer à vous?
Sera-ce assez d'avoir votre quittance?

Où, je le crois, rien ne tient en balance
Sur ce point-là mon esprit soucieux.
Je voudrais bien faire un don précieux:
Mais si mes vers ont l'honneur de vous plaire,

Sur ce papier promenez vos beaux yeux:
En puissiez-vous dans cent ans autant faire!
Je viens de Vaux, sachant bien que sur tous
Les Muses font en ce lieu résidence:
Si leur ai dit, en ployant les genoux:
• Mes vers voudraient faire la révérence
• A deux soleils de votre connaissance,
• Qui sont plus beaux, plus clairs, plus radieux,

• Que celui-là qui loge dans les cieux;
• Partant, vous fagiez dans cette affaire
• Non par acquit, mais de tout votre mieux:
• En puissiez-vous dans cent ans autant faire!
L'une des neuf m'a dit d'un ton fort doux
(Et c'est Cléo, j'en ai quelque croyance):
• Espérez bien de ses yeux et de nous.
J'ai cru la Muse, et, sur cette assurance,
J'ai fait des vers, tout rempli d'espérance.

Commandez donc, en termes gracieux,
Que sans tarder, d'un soin officieux,
Celui des Ris qu'avez pour secrétaire
M'en expédie un acquit glorieux:
En puissiez-vous dans cent ans autant faire!

LA FONTAINE.

Pour comprendre cette *ballade* de notre fa-
buliste, il faut savoir qu'il était pensionné par le
surintendant Fouquet, mais que celui-ci lui
avait imposé l'obligation de lui composer une
pièce de vers pour chaque terme qui lui était
payé.

Les deux *ballades* suivantes, de Charles d'Orléans, ne sont pas tout à fait régulières; cependant on y trouve encore observées la plupart des prescriptions qui rendaient ce genre de poésie si difficile.

Rafraichissez le chaste de mon cœur
D'aucuns vivres de joyeuse plaisance:
Car faux Daugier, avec son alliance,
L'a assiégué en la tour de Douleur.

Si ne voulez le siège sans longueur,
Tantôt lever ou rompre par puissance,
Rafraichissez le chaste de mon cœur
D'aucuns vivres de joyeuse plaisance.

Ne souffrez pas que Daugier soit seigneur,
En conquérant sous son obéissance
Ce que tenez en votre gouvernance:
Avancez-vous, et gardez votre honneur.

Rafraichissez le chaste de son cœur.
Prenez tôt ce baiser, mon cœur,
Que ma maîtresse vous présente,
La belle, bonne, jeune et gento.

Par sa très-grande grâce et douceur.
Bon guet ferai, sur mon honneur,
Afin que Daugier rien n'en sente.
Prenez tôt ce baiser, mon cœur,

Que ma maîtresse vous présente.
Daugier, toute nuit en labeur,
A fait guet, or git en sa tente.
Accomplissez brief votre entente
Tandis qu'il dort, c'est le meilleur.

Prenez tôt ce baiser, mon cœur.
Fuyez le trait de doux regard,
Cœur qui ne savez vous défendre;
Va, qu'êtes déformé et tendre,
Nul ne vous doit tenir couard.

Vous serez pris ou tôt ou tard:
L'amour le veut bien entreprendre;
Fuyez le trait de doux regard,
Cœur qui ne savez vous défendre.

Retirez-vous sous l'étendard
De Nonchalant, sans plus attendre;
Si Plaisance vous laissez rendre,
Vous êtes mort, Dieu vous en gard:
Fuyez le trait de doux regard.

Comment se peut un pover cœur défendre,
Quand deux beaux yeux le viennent assaillir?
Le cœur est seul, désarmé, nu et tendre,
Et les yeux sont bien armés de plaisir.

PRIÈRE POUR LA PAIX.

Priez pour paix, douce Vierge Marie,
Royne des cieux et du monde matresse;
Faictes prier, par votre courtoisie,
Saints et saintes, et prenez votre adresse,

Vers votre Fils, requérant sa hautezesse
Qu'il lui plaise son peuple regarder,
De son sang a voulu racheter.
En desboutant guerre qui tout desvoye,
De prières ne vous veuillez lasser.

Priez pour paix, le vray trésor de joye.
Priez, prélats et gens de sainte vie,
Religieux, ne dormez en paresse;
Priez, maîtres et tous suivants clergie,

Car par guerre faut que l'estude cesse.
Moustiers destruits sont sans qu'on les redresse,
Le service de Dieu vous faut laisser,
Le monde ne pavez en repos demourer;
Priez si fort que briefment Dieu vous oye.

L'Eglise veut à ce vous ordonner:
Priez pour paix, le vray trésor de joye.
Priez, princes, qui avez seigneurie,
Rois, ducs, comtes, barons pleins de noblesse,
Gentilshommes avec chevalerie;

Car meschans gens surmontent gentillesse;
En leurs mains ont toute vostre richesse;
De bas les font en haut estat monter:
Vous le pavez chacun jour veoir au cler,
Et sont riches de vos biens et monnoye,
Dont vous deussiez le peuple supporter.

Priez pour paix, le vray trésor de joye.
Priez, peuples qui souffrez tyrannie,
Car vos seigneurs sont en telle foiblesse
Qu'ils ne peuvent vous garder pour mestrre,
Ne vous aidier en votre grand destresse.

Loyal marchans, la selle si vous blesse,
Fort sur le dos chascun vous vient presser,
Et ne pavez marchandise mener.
Car vous n'avez seur passage ne voie,
Et maint péril vous convient-il passer.

Priez pour paix, le vray trésor de joye.

Priez galans, joyeux en compagnie,
Qui despendez desir à largesse;
Guerre vous tient la bourse desgarnie.
Priez, amans qui voulez en liesse
Servir amour; car guerre, par rudesse,
Vous destourbe de vos dames hanter,
Qui maintes fois fait leurs vouloirs tourner.
Et quand tenez le bout de la courroye,
Ung estrangier si le vous vient oster.
Priez pour paix, le vray trésor de joye.

CHARLES D'ORLÉANS.

Mais le mot *ballade* sert aussi très-souvent à désigner une pièce de vers qui n'est pas astreinte à des règles rigoureuses; alors il devient synonyme de *romance*, *chanson*, *élégie*, *légende rimée*. Ce qui caractérise ces *ballades*, dans ce nouveau sens du mot, c'est le choix du sujet et la forme populaire du langage, bien qu'on y rencontre quelquefois de grandes images et des pensées très-élevées: on sait du reste que les images et les grandes pensées, loin d'être étrangères aux hommes du peuple, viennent naturellement sur leurs lèvres quand ils sont sous le coup d'une émotion puissante, ou qu'ils se laissent aller au sentiment du plaisir. Quelquefois ces *ballades* se distinguent par un sentiment profondément patriotique, comme cette vieille chanson que l'on répète encore à Saint-Valéry en Caux et sur la côte de la Seine-Inférieure, et qui raconte le désespoir de la fille d'un roi de France condamnée à épouser un prince anglais. C'est une allusion évidente au mariage de la fille de Charles VI, Catherine de France, avec Henri V d'Angleterre:

Le roi a fille à marier:
A un Anglois la veut donner;
Elle ne veut mais:

• Jamais mari n'épouserai s'il n'est français. •

La belle ne voulait céder,
Sa sœur s'en vint la conjurer:
• Acceptez, ma sœur, acceptez cette fois;
• C'est pour paix à France donner avec l'Anglois. •

Et quand ce vint pour s'embarquer,
Les yeux on lui voulut bander:
• Eh! ôte-toi, retire-toi! franc traître Anglois;
• Car je veux voir jusqu'à la fin le sol français. •

Et quand ce vint pour arriver,
Le châtél étoit pavoisé:
• Eh! ôte-toi, retire-toi! franc traître Anglois;
• Ce n'est pas le drapeau blanc du roi français. •

Et quant ce vint pour le souper,
Pas ne voulut boire ou manger:
• Eloigne-toi, retire-toi! franc traître Anglois;
• Ce n'est pas là le pain, le vin du roi français. •

Et quand ce vint pour le coucher,
L'Anglois la voulut déchausser:
• Eloigne-toi, retire-toi! franc traître Anglois;
• Jamais homme n'y touchera, s'il n'est français. •

Et quand ce vint sur le minuit,
Elle fit entendre grand bruit;
Et s'écrioit avec douleur: « O roi des rois!
• Ne me laissez entre les bras de cet Anglois. •

Quatre heures sonnant à la tour,
La belle finissoit ses jours;
La belle finissoit ses jours d'un cœur joyeux.
Et les Anglois y pleuroient tous d'un cœur piteux.

Voici quelques autres pièces, soit en vers, soit en prose, qui donneront une idée fort exacte des *ballades* qu'on pourrait appeler *libres*, pour les distinguer de celles dont nous avons fait connaître les formes rigoureuses, et qui sont aujourd'hui complètement abandonnées par nos poètes, sauf le refrain, qu'on voit encore apparaître dans certains cas.

LE DIABLE ET LE SCULPTEUR.

En s'appuyant sur une verte branche
De prunellier à la fratche senteur,
Sous les habits d'un juif à barbe blanche,
Le Diable un jour s'en va chez un sculpteur:
« Bonjour, l'ami, dit-il d'un ton bizarre;
J'ai dans ma poche un diamant fort rare
Que j'ai trouvé dans les sables du Nil;
Il est à toi si, dans le blanc carrare,
Tu reproduis trait pour trait mon profil.

— J'aime mieux boire mon eau fraîche,
Et manger mon pain bis, vraiment!
Je sculpterai plus librement
L'Homme-Dieu, né dans une crèche:
Tu peux garder ton diamant.

— Mener de front et misère et génie,
C'est désirer mourir à l'hôpital;
Donc, entre nous pas de cérémonie!
J'ai beaucoup d'or. Ce précieux métal
Sonne si clair qu'il réveille la gloire!
C'est le clairon annonçant la victoire!
Au vrai talent, marchant à la grandeur!
Or, je t'en donne à remplir une armoire.
Si tu me fais beau comme un empereur.

— J'aime mieux boire mon eau fraîche,
Et manger mon pain bis, vraiment!
Je sculpterai plus librement
L'Homme-Dieu, né dans une crèche:
Garde ton or, ton diamant.

— On ne vit pas de pain sec et d'eau claire;
Dérive-moi ce front de puritain!
Je te promets un renom populaire,
Un riche hôtel dans le quartier d'Antin.
Je t'envoierai, pour aller à la chasse,
Quatre chevaux blancs de Calatrava;
A l'institut chacun te fera place.
Si tu me fais grand comme saint Ignace
Levant les yeux aux pieds de Jehova.

— J'aime mieux boire mon eau fraîche,
Et manger mon pain bis, vraiment!
Je sculpterai plus librement
L'Homme-Dieu, né dans une crèche:
Garde chevaux et diamant.

— Décidément, tu n'es pas un artiste;
Je le vois bien. Non, les fils des Hébreux
Ne feraient pas Jésus à mine triste,
Les bras en croix, cheveux pendans, œil creux!
Je pars: chez toi, je n'ai plus rien à faire.
Taille en granit une vieille Misère!
Drape-la bien d'une robe en lambeau:
Quand tu seras sous quelques pieds de terre,
Elle ornara ton glorieux tombeau.

Va, tu peux boire ton eau fraîche,
Et manger ton pain bis, vraiment!
Tu sculpteras plus librement
L'Homme-Dieu, né dans une crèche:
Moi, je garde mon diamant. •

Et le sculpteur, d'une voix libre et fière,
Répond au juif: « J'aime ma pauvreté!
Elle m'inspire et m'ordonne de faire
L'Homme-Dieu, mort pour la fraternité!
Voilà pourquoi je travaille et je veille...
Le Diable, alors, en se grattant l'oreille,
Prend son bâton et grommelle en sortant:
• Avec ces gens on ne fait pas merveille;
Dieu, je le vois, est plus fort que Satan. •

BARRILLOT.

DOUCE IGNORANCE.

Petite sœur, petit frère n'est plus:
Prions pour lui quand sonne l'Angelus.
Hier matin, l'homme du cimetière
Entre chez nous, vêtu d'un habit noir;
Et puis il prend une petite bière
Sous son grand bras, qui faisait peur à voir:
C'est là-dedans qu'est notre petit frère;
On l'a porté là-bas, sous le gazon;
Il aura froid dans la dure saison,
Ainsi couché dans un berceau de terre!

Petite sœur, petit frère n'est plus:
Prions pour lui quand sonne l'Angelus.
Sous le gazon, sa voix est étouffée;
S'il crie, ah! dis, ma sœur, qui l'entendra?
Peut-être un ange ou quelque blanche fée,
En voltigeant, près de lui descendra.
Pour l'endormir, cette fée aux doigts roses
Appellera le rossignol des bois,
Pour qu'il lui dise, avec sa douce voix,
Ce que le vent chante en berçant les roses.

Petite sœur, petit frère n'est plus:
Prions pour lui quand sonne l'Angelus.
Et s'il a soif, qui mettra sur sa lèvres
Le lait doré par les gouttes de miel?
Une mèche, aux branches de genévrière,
Prendra de l'eau que Dieu jette du ciel;
Dans une fleur, n'est-ce pas, la mèche
Mettra cette eau comme dans un bijou,
Puis étendra son aile sous son cou,
Afin que l'eau ne mouille pas son lange.

Petite sœur, petit frère n'est plus:
Prions pour lui quand sonne l'Angelus.
Dis-moi, ma sœur, j'ai peur qu'il ne s'effraie
Si son oreille entend, pendant la nuit,
Ce grand oiseau que l'on nomme l'oratoire,
Et qui, di-on, ne chante qu'à minuit.
Le loup va-t-il autour du cimetière,
Et pourrait-il, ma sœur, entrer dedans?
Ah! s'il allait, avec ses grandes dents,
Mordre le bras de notre petit frère!

Petite sœur, petit frère n'est plus:
Prions pour lui quand sonne l'Angelus.
Maman nous dit que le ciel le protège,
Que pour jamais il est exempt d'ennui;
Alors, le ciel défendra que la neige
Pendant l'hiver ne s'amasse sur lui?
Maman nous dit que nous irons dimanche
Semer des fleurs sur sa petite croix;
Pour qu'il sourie en nous voyant tous trois,
Nous lui mettrons sa belle robe blanche.

Petite sœur, petit frère n'est plus:
Prions pour lui quand sonne l'Angelus.
Maman nous dit que le ciel le protège,
Que pour jamais il est exempt d'ennui;
Alors, le ciel défendra que la neige
Pendant l'hiver ne s'amasse sur lui?
Maman nous dit que nous irons dimanche
Semer des fleurs sur sa petite croix;
Pour qu'il sourie en nous voyant tous trois,
Nous lui mettrons sa belle robe blanche.

Petite sœur, petit frère n'est plus:
Prions pour lui quand sonne l'Angelus.
Maman nous dit que le ciel le protège,
Que pour jamais il est exempt d'ennui;
Alors, le ciel défendra que la neige
Pendant l'hiver ne s'amasse sur lui?
Maman nous dit que nous irons dimanche
Semer des fleurs sur sa petite croix;
Pour qu'il sourie en nous voyant tous trois,
Nous lui mettrons sa belle robe blanche.

Petite sœur, petit frère n'est plus:
Prions pour lui quand sonne l'Angelus.
Maman nous dit que le ciel le protège,
Que pour jamais il est exempt d'ennui;
Alors, le ciel défendra que la neige
Pendant l'hiver ne s'amasse sur lui?
Maman nous dit que nous irons dimanche
Semer des fleurs sur sa petite croix;
Pour qu'il sourie en nous voyant tous trois,
Nous lui mettrons sa belle robe blanche.

Petite sœur, petit frère n'est plus:
Prions pour lui quand sonne l'Angelus.
Maman nous dit que le ciel le protège,
Que pour jamais il est exempt d'ennui;
Alors, le ciel défendra que la neige
Pendant l'hiver ne s'amasse sur lui?
Maman nous dit que nous irons dimanche
Semer des fleurs sur sa petite croix;
Pour qu'il sourie en nous voyant tous trois,
Nous lui mettrons sa belle robe blanche.

BARRILLOT.

LES DÉMONS ET LES JEUNES FEMMES.

Il était autrefois, au pays de Touraine,
Un manoir dont la tour, sombre, lourde et hautaine,
Terribles et serfs, et félons, et géants;
Son châteaîn Robert prit un jour la croix sainte,
Et s'en alla à pied du Christ baiser l'empreinte,
Et pour rendre les mécréants.

Mais, tandis qu'en la Perse il fondait quelque empire,
Et que, de ses péchés bien mari, le beau sire
Tâchait de regagner sa part du paradis,
Sa gent dame Ysolt et ses trois damoiselles
De festins, d'amour fol, de danses criminelles,
Profanaient son chaste logis.

Au voisin monastère en vain priaient les nonnes;
En vain leurs vœux prient vint souvent, après nonnes,
A faire pénitence inviter le castel.
Folie! on riait tant des avis du saint homme,
Que les serfs redoutaient sur cette arête Sodome
De voir tomber le feu du ciel...

Or, écoulez!... un soir que, sous le vent d'orage,
La bannière sifflait, se tordait avec rage,
Qu'aux créneaux les vautours gémissaient éperdus,
Et que dans l'air chargé de lueurs, de ténèbres,
Sourdement résonnaient les aboiements funèbres
De la meute du prince Artus;

Ce soir-là même... Ysolt, la frivole comtesse,
Ysolt, ayant voulu d'amour et de liesse,
Et de volupté folle égarer son donjon,
Près d'elle rassemblait la fleur du voisinage,
Preux et beaux damoiseaux, seigneurs de haut lignage,
Filles de comte et de baron.

C'était merveille à voir, dans la vaste grand'salle,
Et guirlandes de fleurs, et lisérés d'opale,
Et tentures de moire avec grâce flotter,
Tandis que, projetant des clartés fantastiques,
Plus de vingt lampes d'or aux longs vitraux gothiques
Avec l'éclair semblaient jouter.

Et sous l'œil, ébloui comme dans l'or d'un songe,
Ondulaient sur les fleurs où leur beau pied se plonge
Nobles servants d'amour au pourpoint élégant,
Et pages gracieux, et donzelles ardentes,
Tournoyant sous les plis de robes transparentes
Que fait se dresser fil d'argent.

Et sur tous ces damnés brillait un gai sourire,
Et leurs mains se pressaient dans un commun délire
Et leurs pas s'enchaînaient, se brisaient tour à tour
Ces groupes enivrés jusqu'à la blanche aurore
Voulaient rires, et minuit ne sonnait pas encore
Au beffroi de la grande tour...

Avec grâce pourtant penché sur sa guitare,
Un joyeux troubadour d'une chanson bizarre
Accompagnait les sons de son doux instrument,
Et de sa double voix l'enivrante harmonie
Tantôt seule éclatait, tantôt grondait unie
Au bruit de la foudre et du vent.

Mais quand Dieu courroucé, du sein de la tempête,
Cria ainsi vengeance et malheur sur leur tête,
Jeunes pages et preux, donzelles et barons,
Plus déliants danseurs, plus radieux convives,
D'un frénétique élan tournaient sous les ogives,
Comme une ronde de démons.